



Samia

de Philippe Faucon

Fiche technique

France - 2000 - 1h13

Réalisateur :

Philippe Faucon

Scénario :

Philippe Faucon

Soraya Nini d'après son roman : *Ils disent que je suis une beurette*

Image :

Jacques Loiseleux

Montage :

Philippe Faucon

Sophie Mandonnet

Nacer Amri

Interprètes :

Lynda Benahouda

(Samia)

Mohamed Chaouch

(Yacine)

Kheira Oualhaci

(La mère)

Nadia El Koutei

(Amel, la grande soeur)

Yamina Amri

(La tante)

Lakhdar Smati

(Le père)



Résumé

Samia, quinze ans, vit dans la périphérie de Marseille. Sixième d'une famille de huit enfants d'origine algérienne très traditionaliste, elle étouffe sous le poids d'une morale faite de croyances et d'interdits qu'elle respecte mais ne partage plus... Yacine, le grand frère, au chômage, ne retrouve de légitimité qu'en se faisant le gardien des traditions familiales et religieuses. La sœur aînée, Amel, s'exclut elle-même de la famille en poursuivant une relation avec un garçon de culture différente. Les autres sœurs prennent le parti de tout miser sur leur réussite en classe; Samia, elle, poursuivie par des échecs scolaires, déplacée vers un enseignement technique dont elle ne veut pas, obligée de vivre clandestinement un premier flirt, prend conscience de l'absolue nécessité de ne laisser personne décider de sa vie.

Critique

S'il montre bien quelques semaines (ou jours, ou mois, on ne sait pas) de la vie de la jeune Samia, née dans une famille algérienne de Marseille, **Samia** n'est pas un film à visées sociologiques sur l'immigration, pas plus un film à thèse féministe, pas non plus une enfilade de tranches de vie contemporaines. On aimerait prétendre que l'immigration est son contexte et non son sujet, le faire passer pour un film de genre où seuls importeraient les détails (une bouche boudeuse, un cri lancé à la porte close d'une chambre de jeunes filles, une baignade avant de se lover au soleil), mais c'est encore autre chose. La manière à la fois précise et généreuse de Faucon, son art à la très ambitieuse modestie, toujours sur la corde raide, consiste justement à ne pas séparer le macro et le micro, à filmer chaque scène sans faire l'impasse sur les conditions de son apparition, au sein du récit comme du tournage.

Dans **Samia**, le problème n'est jamais tout à fait celui de la justesse : la grande affaire de Faucon est moins la fabrication que le prélèvement de moments toujours uniques. Ses personnages ne représentent jamais

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

qu'eux-mêmes, n'aspirent jamais à devenir des porte-drapeaux. Si Samia, dont la grande soeuroureuse d'un Français dit « de souche » a été exclue par le clan, se rebelle contre les lois très strictes auxquelles la soumet sa famille, c'est parce qu'elle veut pouvoir sortir, porter des T-shirts moulants ou côtoyer des garçons sans craindre de se faire surprendre par un frère dur comme un tyran impuissant. Pas parce qu'elle milite pour la cause des femmes opprimées. Le discours n'est jamais premier : il découle toujours de la situation, porte sur du concret. Sur ce plan, comme d'ailleurs par la matière qu'il travaille, l'auteur de **Sabia** et de **Muriel fait le désespoir de ses parents** a plus en commun avec un Fassbinder qu'avec un Ken Loach. Un film sur la condition des jeunes Maghrébines ? Oui, mais **Samia** ne se résume pas plus à cela que **Virgin Suicides** à une dénonciation de l'Amérique conservatrice des années 70. C'est l'un de ses nombreux éléments réinséparables. Que l'un vienne à manquer et tout risquerait de s'écrouler. On pourrait défendre l'idée que son véritable sujet est l'adolescence ; que Samia est autant entre deux âges qu'entre deux cultures ; que tout adolescent est par nature une sorte d'immigré contrarié ou récalcitrant. Mais le film montre aussi bien l'inverse : tout immigré (voir les frères de Samia aux comportements radicalement opposés, sa mère qui voudrait ménager tout le monde, son père dépassé) est un peu un néo-adolescent, maintenu dans un état d'incomplétude tenace.

Si certains fragments paraissent en eux-mêmes éblouissants, comme celui où les filles observent, intéressées, la partie de football de garçons désirés, ils n'existent pourtant que par la force de ce qui les a précédés et de ce qui les suivra. Car **Samia** est aussi un modèle de récit elliptique. Faucon refuse de lui attribuer une ampleur artificielle, de présenter un horizon au-delà du film. Il filme de l'intérieur un désir de se mou-

voir en liberté. Mais c'est en resserrant encore le cadre qu'il donne un aperçu de cette liberté : un regard de défi ou d'envie, un geste aguicheur pour jouer sérieusement. Soudain, Samia se jette sur une vague connaissance - Faucon filme merveilleusement les filles entre elles - qui convoite le même garçon qu'elle. Plus tard, quand un gynécologue veut, à la demande de sa mère accusatrice vérifier qu'elle est toujours vierge, elle refuse, ferme résistante qui combat pour elle-même. L'adversaire est partout, elle les affrontera tous, même si Faucon ne fait pas des ennemis définitifs de ceux qui se trouvent sur son passage. Parfois, la caméra s'attarde sur d'autres visages, livrant des parcelles d'un autre film possible qui s'appellerait **Amel, Naïma** ou **Mohammed**. Mais c'est bien de **Samia** qu'il s'agit, manière de Rosetta décollée, tantôt rageuse, tantôt alanguie, qui nous observe du coin de son oeil tout à coup sombre. Elle n'est que désirs. Sur ses pas, plus charnel que jamais, le cinéma de Philippe Faucon s'échappe vers les cimes.

Erwan Higuinen
Cahiers du cinéma - Janvier 2001

Depuis que le cinéma français est majoritairement financé par les chaînes de télévision, qui distribuent leurs subsides en fonction des scénarios, on voit de plus en plus de films-récits, ultra-scénarisés, et de moins en moins de films-chroniques ou de films-portraits. **Samia** offre justement de renouer avec ces deux formes un peu délaissées. C'est à la fois le portrait d'une jeune collégienne maghrébine de 15 ans, Samia, domiciliée dans une cité en périphérie de Marseille, et la chronique de sa vie de famille conflictuelle, sous le signe des traditions algériennes et musulmanes. Cinéaste discret et sensible, Philippe Faucon s'est souvent intéressé à l'émergence d'une différence dans un milieu

"normal", moyen. Ainsi de l'homosexualité d'une adolescente dans **Muriel fait le désespoir de ses parents**. Cette fois, c'est presque le contraire. Pour des yeux occidentaux en tout cas, les désirs de Samia (jouée par une non-professionnelle, comme tous les autres) sont absolument anodins : sortir, se balader, danser, s'amuser, flirter... C'est pour le reste de sa famille qu'ils sont inadmissibles, et appellent en retour sanctions et brimades. Le sujet du film, c'est cela : comment Samia s'oppose instinctivement à des dogmes et à des coutumes qui sont à peu près tout ce qu'il reste à ses parents.

Dès la première scène, dans l'enceinte du collège, on devine le tempérament rebelle de la jeune fille, en même temps que la teneur de son quotidien. A la conseillère d'orientation qui l'invite à choisir trois LEP par ordre de préférence, et lui décrit le métier d'"employée de collectivités", Samia répond sèchement : "*Chez nous aussi, on est une collectivité. J'ai pas besoin de passer un CAP pour faire le ménage.*"

Le film de Philippe Faucon montre en effet des filles - Samia et ses soeurs - obligées de faire chaque matin les chambres de leurs frères, de servir ces derniers à table, de laver leur linge. Tandis que le grand frère Yacine, chômeur, qui passe son temps à surveiller ses cadettes, et même à les pister entre le collège et la maison, n'a pour elles que des reproches, des blâmes, des menaces, voire des gifles et des coups. Ce ne sont pas là les spéculations d'un cinéaste en quête d'altérité. Ce sont les souvenirs et les observations directes de Soraya Nini, auteur du roman autobiographique *Ils disent que je suis une beurette*, qu'elle a adapté avec Philippe Faucon. Cela donne un film extrêmement précis et juste, où les nombreuses scènes de violence domestique semblent captées de l'intérieur. Un film sans graisse ni superflu - il ne dure qu'une heure treize -, où chaque séquence est courte, utile, éloquente. Cette concision

extrême a d'ailleurs une conséquence frustrante : elle laisse à peine le temps de s'attacher à Samia, de la connaître, et c'est la principale réserve que l'on fera.

Pour le reste, ce film réaliste a en effet le grand mérite de n'être pas seulement une désespérante "photocopie" de la réalité. D'abord Philippe Faucon n'oublie pas de suggérer que l'opresseur - le grand frère Yacine - se conduit ainsi parce que, sans perspectives, il n'a d'autre identité possible que celle du gardien des traditions, et qu'il a très peur de déchoir aux yeux de ses parents, eux-mêmes très amers quant au bilan de leurs années en France...

Mais surtout, le cinéaste prend parti, et manifeste une croyance communicative dans les pouvoirs de l'insurrection, lorsqu'elle est pacifique. Oui, un progrès est possible, même à l'échelle d'une famille aussi désorientée, comme en témoigne la fin apaisée du film, après une scène terrible chez un gynécologue chargé de vérifier la virginité de Samia et de sa sœur. Entre-temps, à la manière qu'a Samia de crier comme une folle - pour se défouler - quand elle se retrouve dehors, à sa manière de danser à perdre haleine dans sa chambre, ou encore de profiter d'un rayon de soleil tombé dans le salon familial, on sait que le bonheur n'est nullement hors de portée.

Pour elle au moins.

Louis Guichard
Télérama - 4 janvier 2001

C'est d'abord un visage. Moue boudeuse, regard vif et décidé, Samia s'impose d'emblée par sa présence. C'est aussi un corps : femme déjà, enfant encore, elle a l'âge où tout change à toute vitesse et où, pour tant d'autres, un moule ou un modèle canalise les évolutions. Mais pour Samia, c'est déjà l'heure des choix qui influenceront durablement l'avenir. C'est encore une école ; si c'est par

l'éducation que tant d'autres s'en sortiront, quel peut être le sort d'une étudiante maghrébine, enfant d'immigrés, que l'échec scolaire pousse vers un enseignement technique risquant de la cantonner à jamais à un rôle ingrat, dans une société qui l'est déjà tant ? C'est enfin un lieu clos : la salle de classe, où la jeune fille est pressée par la conseillère d'orientation de prendre sa décision, installe un climat de légère claustrophobie qui prévaudra dans toutes les scènes d'intérieur. Le premier plan de **Samia**, programmatique comme il sied à une tranche de vie si brève, contient l'essentiel des éléments qui aideront Philippe Faucon à bâtir son discours. Un discours raisonnable, renvoyant dos à dos tous les acteurs d'une société cosmopolite de fait, mais dans laquelle il fait encore aujourd'hui meilleur s'appeler François que Farida ou Yacine : racisme anti-Arabe "ordinaire" (l'altercation de l'arrêt de bus) et brutalité policière d'un côté ; racisme anti-Blanc (la mère algérienne refusant que sa fille ait une aventure avec un garçon blanc) et oppression d'une société patriarcale de l'autre. Le poids des traditions, la séparation des hommes et des femmes pendant le repas du Ramadan, la possessivité et l'agressivité des grands frères qu'une mère ne peut ou ne veut totalement freiner, le regret explicite de n'avoir pas eu davantage de garçons et moins de filles, forment une toile de fond et d'araignée solide, sur laquelle le metteur en scène peint la jeunesse et la révolte d'un personnage énergique et exemplaire. La grande force du film de Philippe Faucon n'est pas simplement de rendre les obligations, les interdits, les punitions palpables pour le spectateur, mais d'insérer, dans les rares scènes d'extérieur, un sentiment qui se rapporte sans cesse à ces interdits, et installe l'inquiétude parfois, l'inconfort toujours : dans la très belle scène de l'échappée à la plage, l'étirement soudain de la durée, qui tranche avec le rythme du reste du film,

fait ressentir comment les minutes qui passent jouent contre les jeunes filles ; lors d'une des rares sorties de Samia avec ses amies, le cri cathartique poussé par l'adolescente suffit à exprimer joies refoulées et désir de communication. Reste, à mon sens, la scène la plus signifiante du film, que d'aucuns trouveront - c'est bien le problème - anodine. On y voit Samia monter dans un bus et s'asseoir derrière une femme blanche. Celle-ci se lève aussitôt et sort du champ. On ne sait si elle descend du bus. Rien ne dit, bien sûr, que cette femme-là part parce que la présence de la maghrébine l'indispose. Rien dans son attitude, rien dans le déroulement de la séquence, rien dans la réaction neutre de Samia. Simplement, ce déplacement dit tout ce qu'est devenu au quotidien, dans des banlieues qui détiennent de tristes records de voix d'extrême droite, le racisme non avoué. Tout ce que l'esprit de l'observateur extérieur colle par habitude, à leur corps défendant, aux acteurs de ces séquences. Tout ce que signifie, pour une beurette, d'entendre "*ces filles, elles voudraient être françaises*", alors qu'elles le sont, effectivement.

Sur ce cadre qui dit assez son engagement, Faucon parvient à créer un délicat portrait de jeune femme, suffisamment énergique et décidée pour envisager que les quatrième et cinquième générations d'enfants d'immigrés ne subissent pas le même sort qu'elle. "*On choisit pas ses parents / On choisit pas sa famille / On choisit pas non plus les trottoirs de Manille / De Paris ou d'Alger / Pour apprendre à marcher*", chantait Maxime Le Forestier (*Né quelque part*). Dans la séquence apaisée qui clôt le film, Samia semble avoir trouvé, sinon comment marcher, du moins un certain équilibre. Accoudée sur le pont d'un ferry qui l'emmène vers un pays dont elle ne connaît pas la langue, la jeune femme part pour des vacances qui n'en sont pas, puisqu'elle rejoint la société dont ses frères aiment à reproduire le modèle

qui lui rend la vie insupportable. Mais elle part plus mûre, confiante et citoyenne, autant que moi, d'un monde qui n'en finit pas de répéter les mêmes absurdités.

Grégory Valens
Positif n°479 - Janvier 2001

Dans une cité parisienne un peu "chaude" (**la Squale**), au sein d'un gynécée tunisien retranché du monde (**La saison des hommes**) ou dans un quartier de Marseille (**Samia**), la place assignée à la femme par la cellule familiale arabe occupe l'actualité cinématographique. A tel point que Samia, la jeune héroïne du nouveau film de Philippe Faucon, semble même la petite sœur cinématographique d'un des personnages de **la Squale**. Elle aussi en butte à l'autorité d'un grand frère brutal sous l'œil complaisant d'une mère soucieuse que ses filles se soumettent aussi à la parole masculine. Les personnages se ressemblent, mais les deux films divergent.

A l'esthétisme mode de **la Squale** (hip-hop et glamour), Philippe Faucon préfère un naturalisme plus classique, pas super-excitant sur le papier, mais auquel il confère, à force d'intelligence dans l'observation et de rigueur acérée dans le filmage, une grâce et une légèreté précieuses. Comme dans deux autres de ses films-portraits, Faucon parvient à cerner un petit bloc de singularité : une fille d'aujourd'hui irréductible à un profilage sociologique, un vrai personnage de cinéma.

Autorité fraternelle. Samia, donc, sixième d'une famille de huit enfants. En l'absence du père, le grand frère, au chômage, s'échine à maintenir entre les quatre murs de leur appartement les principes de domination masculine qu'on lui a inculqués. Mais les filles ne l'entendent pas ainsi. Elles veulent sortir, embrasser des garçons, fussent-ils Français de souche, porter des panta-

lons moulants, des chaussures à talons et des tee-shirts décolletés. L'aînée, tout particulièrement, résiste à l'autorité fraternelle et pour cela se fait battre régulièrement comme plâtre, avant de quitter la maison comme une fugitive couverte par ses cadettes. Samia est encore trop jeune pour prendre de telles décisions et Philippe Faucon s'intéresse à ce qui chez elle est en formation : le désir d'affranchissement, la nécessité de penser à son entrée imminente dans le monde actif, et surtout la puberté, qui germe.

La jeune fille prend conscience qu'elle a un corps qui n'appartient qu'à elle. Et pas à son frère, ni à sa mère, encore moins au médecin de famille complaisant, qui accepte d'ausculter les filles pour vérifier leur hymen (la scène est impressionnante). Contractée, fébrile, prête à bondir au moindre contact, la jeune Lynda Benahouda excelle à camper cette naissance au monde. Dans un plan détaché de l'agencement du récit, pointe de poésie en apesanteur, Samia écrit lentement son prénom sur la buée d'un bus longeant la mer. "*Samia*", son identité qui se cherche, son nom qui flotte et glisse par transparence sur cette mer qui la sépare et la rattache à ses origines.

Tout le film se tient dans l'entre-deux, entre l'enfance et l'âge adulte, la communauté algérienne et la société française, mais aussi cet entre-deux plus flou qui sépare les victimes et les bourreaux. Tout en finesse, Philippe Faucon ne trace pas de ligne de partage rigide entre ceux qui reconduisent l'oppression et ceux qui la subissent. Le grand frère a quand même le temps d'apparaître comme un mec paumé, un exclu qui se rattache à des principes familiaux comme à d'ultimes repères. L'autre frère se débat pour mener une vie à l'occidentale, et du coup, égoïstement, ne fait pas grand chose pour ses sœurs. La mère elle-même apparaît tantôt lâche, cinglante et, par moments, forte et déterminée. Chacun fait ce qu'il peut,

Faucon pointe simplement les dommages causés par une situation bloquée. C'est un cinéma d'intervention délesté de dogmatisme, un film lumineux, émouvant, exemplaire.

Jean-Marc Lalanne
Libération - 3 janvier 2001

Le réalisateur

Philippe Faucon est né au Maroc en 1958 et a fait ses études à l'université d'Aix-en-Provence, région qu'il ne quittera pas puisqu'il y vit encore et qui a servi de toile de fond à plusieurs de ses films, ce qui leur donne, quel que soit le sujet qu'il traite, un caractère solaire.

Filmographie

L'amour1989
Sabine1992
Muriel fait le désespoir de ses parents1994
Mes dix-sept ans1996
Tout n'est pas en noir1996
Les étrangers1997-98
Samia2000

Documents disponibles au France

Positif n°479, p.29-30.
Les Cahiers du cinéma n°553, p.73.
Revue de Presse
Dossier Grac (Bio, Film, revue de presse, entretiens)